

PÉTRARQUE DANS LES OUVRAGES DE LANGUE FRANÇAISE PUBLIÉS EN EUROPE AU XVIII^e SIÈCLE

Au « dix-septième siècle qui fut enfin celui de la France »¹, l'Italie a perdu sa suprématie de naguère. Boileau, devenu souverain juge, condamne tout commerce avec les Italiens qu'il tient pour corrupteurs du goût. Dépourvue de naturel et de bon sens, leur poésie de « faux brillans »², de « pointes »³ et de « clinquant »⁴ séduira « à la Cour un Sot de qualité »⁵ ou « le Vulgaire ébloüi »⁶, mais ne saurait plaire à l'honnête homme qui a le goût bon et lui préfère « l'or de Virgile ».⁷ Le Père Bouhours faisait aussi cette question perfide : « y-a-t-il rien de plus folastre » que la langue italienne, séante aux femmes et, comme elles, « toujours parée & toujours fardée »⁸ ? Amant transi de Laure, Prince des poètes de cour qui l'aimèrent trop et mal, Pétrarque est vulnérable à ces coups. Mais l'est-il encore au siècle des lumières, quand Jean-François de La

¹ *De l'Etat des Lettres en Europe, depuis la fin du siècle qui a suivi celui d'Auguste, jusqu'au règne de Louis XIV. Discours prononcé à l'ouverture du Lycée Républicain, le 1er décembre 1796, par Jean-François Laharpe, Professeur de Littérature au Lycée, Paris, an 5-1797, p. 55.*

² Boileau, « L'Art Poétique », I, 44, in: *Œuvres Complètes* (Paris, 1966).

³ *Ibid.*, II, 105.

⁴ Boileau, « Satires », IX, 176, in: *Œuvres Complètes*.

⁵ *Ibid.*, IX, 173.

⁶ Boileau, *L'Art Poétique*, II, 107.

⁷ Boileau, *Satires*, IX, 176.

⁸ Dominique Bouhours, *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (Paris, 1671), pp. 43, 70.

Harpe, « Professeur de Littérature au Lycée Républicain » et maître nouveau du goût, reprend ces classiques attaques, l'accuse d'avoir fait « de l'amour un jeu d'esprit presque continuel »⁹? On ne laisse d'être hostile, il est vrai; pourtant l'esprit change. La France réhabilite Pétrarque pendant la première moitié du siècle. Puis elle le redécouvre. Et après 1767, les âmes sensibles chantent le poète, malgré que les critiques en aient.

Rien, en fait, ne laissait présager ce retour à Pétrarque. Encore en 1703, le dédain était de bon ton et l'allait rester. Au Père Bernard de Montfaucon qui songeait alors « à donner un Volume de Lettres & d'Opuscules de Petrarque » les journalistes de Trévoux affirment avec autorité que « le public luy sçauroit plus de gré s'il imprimoit incessamment plusieurs Homelies de saint Chrysostome »! Car en ce « siècle sensé & revenu de la bagatelle » on « aura peu d'empressement pour les pointes & la morale guindées du singe de Senèque »¹⁰. Tout aussi méprisant, l'abbé Fleury fait, en 1720, un réquisitoire contre ce « personnage fameux » qui a montré partout « son peu de sens & la legereté de ses pensées ». Faut-il des preuves? « Le pape Benoît XII voulut persuader à Pétrarque d'épouser Laure, lui promettant dispense pour garder ses benefices: mais le poète lui représenta que s'il étoit une fois en possession de Laure, tout ce qu'il prétendoit dire encore d'elle ne seroit plus de saison »! Mais il y a plus grave: « il se déclara hautement pour Nicolas Laurent, cet extravagant qui sous le titre de tribun du peuple fit révolter Rome en 1347 ». Et l'abbé de conclure allégrement: « après cela peut-on aleguer Pétrarque comme un auteur sérieux, & dire que ses lettres Latines sont pleines de gravité, de zele & de doctrine? peut-on prendre avantage de ses déclamations vagues contre la cour de Rome, pour dire comme lui qu'Avignon étoit Babilone,

⁹ La Harpe, *Op. cit.*, p. 29.

¹⁰ *Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts*, Trévoux, février 1703, pp. 367—8.

& l'église qui y résidoit la prostituée de l'Apocalypse »¹¹? Pour être mal fondées ces attaques n'en sont pas moins préjudiciables et au chantre de Laure et plus encore à l'humaniste à qui l'on refuse, désormais, d'avoir été le témoin de son âge et d'avoir su y vivre la sagesse qu'il avait héritée des anciens.

Mais le temps du mépris arrivait à son terme. Un extrait du *De Viris Illustribus* avait déjà été publié à Lyon, en 1713.¹² Et à partir des années 20, le ton se fait moins dépréciatif. On reconnaît même quelques mérites à Pétrarque qui retrouve son titre de Restaurateur des Lettres. Dans une notice de 1722, le Père Oudin dit de lui: « *claruit circa & ultra annum 1340 qui (. . .) ingenio, eloquentia, Latinae patriaeque linguae cultu, ac poetica etiam utraque facultate seculi sui princeps, literas a multo aevo sepultas, primas e Gothicis excitavit tenebris* ». ¹³ Et, en 1733, l'abbé Du Resnel enchérit à l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres: « ce ne fut que vers le temps de Petrarque que la Poésie reprit avec son ancien lustre, les prérogatives qui luy avoient autrefois esté attachées. Dès que ce rare génie eut trouvé le moyen de rappeler les Graces à la suite des Muses, & qu'il leur eut rendu ces ornements également simples & magnifiques, dont il retrouva le modèle chez les anciens, on le regarda comme un homme divin; tous d'une commune voix le jugèrent digne de la

¹¹ *Histoire Ecclésiastique, Par Mr. Fleury, Prestre, Prieur d'Argenteüil, & Confesseur du Roy. Tome Vingtième. Depuis l'an 1339 jusques à l'an 1414* (Paris, 1720), pp. 274—6. Par « Nicolas Laurent » il faut entendre Cola di Rienzo (1313—1354). L'abbé Fleury fait allusion aux sonnets: *De l'empia Babilonia, ond' è fuggita; L'avara Babilonia ha colmo il sacco; Fontana di dolore, albergo d'ira.*

¹² *De Vita et rebus gestis C. Julii Caesaris ex musaeo Joannis Georgii Graevii, Lugduni Batavorum*, 1713. Cette vie de César était attribuée à tort à Julius Celsus.

¹³ *Casimiri Ovdini Commentarius de Scriptoris Ecclesiae Antiquis, Lipsiae*, t. III, 1772, p. 947.

couronne poétique ». ¹⁴ En 1734, Evrard Titon Du Tillet répète la louange qui s'adresse à l'imitateur des lettres antiques. ¹⁵ Elle a son prix. Mais elle ignore presque le *Canzoniere*: poète italien avant toute chose, Pétrarque ne l'était pas encore redevenu.

Un ironiste et un burlesque allaient s'y employer. En cette année 1734, le Père Nicéron publie un long article. Il y parle de Laure, des poèmes qu'elle inspire. Mais il n'est point dupe: Pétrarque immortalisa son amante « par un grand nombre de vers, qu'il a remplis de ses louanges, & qui suffiroient pour faire croire que c'étoit une personne parfaite, si l'on ne sçavoit que c'étoit un Poète & un Amoureux qui parloit »! Il convient de douter d'un tel témoignage. Le bon Père en sourit. Mais ce certain sourire est l'affirmation même que Pétrarque est poète, et poète italien. Le *Canzoniere* l'emporte alors sur tout l'œuvre latin: « le monde sçait » que Pétrarque « a réussi parfaitement dans la Poésie Italienne; il n'en est pas de même de la Latine, par rapport à laquelle il n'a rien fait que de fort médiocre. Ses autres Ouvrages n'ont rien de remarquable ». ¹⁶ Quoiqu'il en rît, et fort gauloisement, Le Franc de Pompignan ne disconvenait pas que Pétrarque ne fût célèbre d'avoir aimé et de l'avoir su dire. En octobre 1740, accompagné du marquis de Mirabeau et de l'abbé de Mazière de Monville, il se rend à Vaucluse. Là, nos trois pèlerins à l'humeur joyeuse aperçoivent une caverne: « depuis l'aventure d'Enée & de Didon toutes les grottes sont suspectes. Celle-ci, disions-nous, a

¹⁴ « Recherches sur les Poètes Couronnez. *Poetae Laureati*. Par M. l'Abbé Du Resnel. Assemblée publique, 13 de Novembre 1733 » in *Mémoires de Littérature, Tirez des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres*, Paris, t. X, 1736, p. 507.

¹⁵ Cf. les pages sur le couronnement du poète in *Essais sur les Honneurs et sur les Monumens Accordés aux Illustres Sçavans, pendant la suite des siècles* [. . .]. Par M. Titon Du Tillet (Paris, 1734), pp. 281—9.

¹⁶ Jean-Pierre Nicéron, *Mémoires pour Servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la République des Lettres. Avec un Catalogue Raisonné de leurs Ouvrages*, Paris, t. XXVIII, 1734, pp. 370, 383.

peut-être rendu le même service à Laure & Petrarque. Au moins y trouverons-nous quelque Chanson, ou quelque Sonnet. Le bon homme en mettoit par tout ». Ils entrent. Un «*Druide* » les accueille :

Je connois ce qui vous attire,
Et vous aurez contentement.
Vous sçaurez sans passer la Barque
Où l'on entre privé du jour,
Comment Laure & son cher Petrarque
Dans ce délicieux séjour,
Plus contens que Reine & Monarque,
A petit bruit faisoient l'amour.

Ils surent. «*Eh quoi, dîmes-nous avec surprise, sont-ce-là ces chastes amours dont le Poète Italien nous berce dans ses Sonnets & dans ses Chansons* » ? Une «*Nymphe* » répond :

C'étoit alors la mode de se taire.
Un indiscret n'auroit point été cru;
Et dans ce siècle le mystere
Passoit hautement pour vertu.
[...]
Petrarque enfin sçavoit jouir tout bas.¹⁷

Et ce Pétrarque-là, «*travesti* » à la Scarron, n'en est pas moins poète de l'amour. Mais l'un dit qu' il invente, l'autre qu'il est un fourbe ! Il faut faire trêve de plaisanterie. Et plusieurs s'y efforceront en ce milieu du siècle.

Car il importe, désormais, de convaincre que l'amant de Laure fut un chanteur sincère. Pétrarque que déjà l'on tient pour poète, alors serait un vrai poète, «*un grand Poète* » et, «*par cela seul, digne des plus grands éloges* ». Et «*l'histoire*

¹⁷ Jean-Jacques Le Franc de Pompignan, le marquis de Mirabeau et l'abbé de Mazière de Monville, *Voyage de Languedoc et de Provence*, (La Haye, 1745), pp. 37, 39, 41. L'ouvrage circule en manuscrit dès 1740, date du voyage. Une édition «*furtive & défigurée* » avait été faite à Amsterdam en 1745. Cette relation connut un vif succès et fut rééditée avec le *Voyage* de Chapelle et Bachaumont, à Londres en 1782, à Amsterdam en 1788, à Paris en l'an IV et plusieurs fois au cours du XIX^e siècle.

de sa vie mériterait sans doute d'exciter [la] curiosité». Curieux, le baron de La Bastie s'est fait son biographe en 1740. « Des œuvres mêmes » il a tiré « le détail des événemens », voire de la passion qui « s'empara du cœur de Pétrarque, & l'occupa tout entier » : car c'est elle qui a « contribué plus que toute autre chose à le rendre célèbre », elle à qui « nous devons la plûpart de ses Poësies Italiennes », « délices de toutes les personnes qui ont du goût ». Et que cet amour fût vécu tel que chanté est une évidence que La Bastie trouve dans le *Canzoniere* même : si Pétrarque « se surpassa » dans *Valle, che de' lamenti miei se' piena, Anima bella da quel nodo sciolta, E questo 'l nido in che la mia fenice, Sento l'aura mia antica, e i dolci colli* et autres poèmes d'après la mort, c'est qu'il souffrait vraiment. Sonnets à l'appui, la preuve de la sincérité de l'amant est presque faite et permet de conclure à la grandeur du poète : dans les *Rime*, « on trouve à la fois [...] la beauté des pensées, la richesse de l'expression, l'abondance des idées, & sur-tout une pureté de style dont on a rarement approché, & qu'on n'a jamais surpassée ».¹⁸ La cause est entendue. Nul n'y contredit, n'en déplaise au Père Berthier qui maintient, avec humeur, qu'à s'occuper d'« une passion criminelle », à « chanter des feux profanes », le « génie Poétique » de Pétrarque « se dégrada » honteusement !¹⁹ Et en 1743, Fréret prononce l'« Eloge de M. de la Bastie ».²⁰ Chauffepié le cite dans le

¹⁸ « Vie de Pétrarque, Tirée de ses écrits & de ceux des Auteurs contemporains. Par M. le Baron de la Bastie », in : *Mémoires de Littérature. Tirés des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres* Paris, t. XV, 1743, pp. 747, 750, 763, 788 ; t. XVII, 1751, pp. 417—9 (traduction ou paraphrase en prose des quatre sonnets), 424, 490. Cette biographie date des années 1740—42.

¹⁹ « Portrait » de Pétrarque in *Histoire de l'Eglise Gallicane, Dédiée à Nosseigneurs du Clergé, Continué par le P. Guillaume-François Berthier, de la Compagnie de Jesus*. Paris, t. XIII, 1745, pp. 301, 304.

²⁰ « Eloge de M. de la Bastie. Par M. Fréret. Assemblée publique du 23 Avril 1743 » in : *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres*. Paris, t. XVI, 1751, p. 341.

supplément au *Dictionnaire* de Bayle, en 1753.²¹ Jusqu'à ces Messieurs de Trévoux qui, en 1754, rendent élogieusement compte de cette « Vie de Pétrarque »! et qui même conviennent que, loin d'être le « singe » qu'ils avaient cru, l'« homme avoit beaucoup d'esprit » et ses « Ouvrages » du « mérite & du goût ».²² De ce changement d'opinion l'abbé Goujet s'était fait l'interprète en 1744. Une phrase lui suffit: Pétrarque « est naturel, élevé, & rempli de tout le feu des passions ». Le naturel c'est le ton d'un poète qui, effectivement, ne dit que le vrai. L'élévation, celui de qui cultive le genre noble. Qualités qui, depuis Boileau, font, l'une et l'autre, l'excellence de toute poésie. N'eût-il écrit en italien, Pétrarque trouvait place parmi les classiques français!

Et que le *Canzoniere* bénéficiât de cette faveur lentement regagnée n'était peut-être plus impossible. Alors l'abbé Goujet insinue: « je ne serois point surpris que tant d'éloges donnés aux poésies de Pétrarque, vous fissent naître le desir de les lire ». Mais, ajoute-t-il, « nous en avons peu de traductions; & je n'en connois qu'une seule [...] qui soit supportable » et « que l'on puisse lire avec quelque satisfaction ».²³ Cette unique version est celle de Placide Catanusi, faite en 1669. Une réédition, également hors-saison, avait passé également inaperçue en 1707.²⁴ Si vers 1750 ces mêmes *Oeuvres Amov-*

²¹ *Nouveau Dictionnaire Historique et Critique, pour Servir de Supplément ou de Continuation au Dictionnaire Historique et Critique, de M^r Pierre Bayle. Par Jacques George de Chauffepié* (Amsterdam: La Haye, t. III, 1753), pp. 129—30.

²² *Mémoires pour l'Histoire des Sciences et Beaux-Arts*. Paris, mars 1754, pp. 638—9.

²³ *Bibliothèque Française, ou Histoire de la Littérature Française [...]. Par M. l'Abbé Goujet, Chanoine de S. Jacques de l'Hôpital* (Paris, 1744), t. VII, pp. 309—10, 327; t. VIII, pp. 428—30. Ces deux tomes ont été réédités à Paris en 1755.

²⁴ *Les Œuvres Amovreuses de Petrarque. Tradvites en François, Auec l'Italien à costé. Par le Sieur Placide Catanusi, Docteur & Professeur en Droict, & Aduocat en Parlement. A Paris, Chez Estienne Loyson [...]*, 1669, in-12, pp. 373. L'ouvrage fut réédité « Chez la Veuve de J. Char-

reuses de *Petrarque* sont tirées de l'oubli, c'est que la France avait enfin réhabilité le poète italien.

*

C'est qu'on avait aussi idée de le connaître. *L'Essay sur l'Histoire Générale, et sur les Mœurs et l'Esprit des Nations* satisfait ce désir naissant. Déjà dans *La Ligue*, en 1723, Voltaire avait chanté *Vaucluse, Pétrarque et Laure*: *Amour voyage*,

Bientôt dans la Provence il voit cette fontaine,
Dont son pouvoir aimable éternisa la veine;
Quand le tendre *Petrarque*, au printems de ses jours,
Sur ses bords enchantez soupairoit ses amours.²⁵

En 1756, l'historien veut suivre les arts dans leur carrière. Il imite alors, non sans « témérité », la première strophe de la « belle ode à la *Fontaine de Vaucluse* », *Chiare, fresche e dolci acque*:

Claire fontaine, onde aimable, onde pure,
Où la beauté qui consume mon cœur,
Seule beauté qui soit dans la nature,
Des feux du jour évitait la chaleur;
Arbre heureux dont le feuillage
Agité par les zéphirs
La couvrit de son ombrage,
Qui rappelles mes soupirs,
En rapellant son image,
Ornements de ces bords & filles du matin,
Vous dont je suis jaloux, vous moins brillantes qu'elle,
Fleurs qu'elle embellissait quand vous touchiez son sein,
Rossignols dont la voix est moins douce & moins belle,
Air devenu plus pur, adorable séjour

pentier » en 1707. Ces deux éditions sont identiques. En plus des 6 *Trionfi*, 98 poèmes sont traduits en prose: 97 sonnets (11 *In Morte di Madonna Laura*) et 1 madrigal.

²⁵ *La Ligue ou Henry le Grand. Poème Epique Par M. de Voltaire. A Genève [Rouen], 1723, p. 128. Sur Voltaire et Pétrarque cf. C. Cherpac, « Voltaire Criticism of Petrarch », *The Romanic Review*, New York, avril 1955, vol. XLVI, pp. 101-7.*

Immortalisé par ses charmes,
 Lieux dangereux & chers, où de ses tendres armes
 L'amour a blessé tous mes sens;
 Ecoutez mes derniers accents,
 Recevez mes dernières larmes.

Qu'on ne s'y trompe point, Voltaire n'est pas admirateur de « cette douceur & de cette molesse élégante »; mais il la fait goûter. Premier traducteur en vers de son siècle, il restera le plus prisé. Un peu malgré soi, il servit donc Pétrarque. Car avec lui, le lecteur était bien parti à la recherche du poète qui, « s'il n'avait point aimé, [...] serait beaucoup moins connu ».²⁶

En 1761, Rousseau va plus avant. Il cite sonnets, sextine, ballade, *canzone* dans les *Lettres de Deux Amans*: met ces vers en exergue:

*Non la conobbe il mondo, mentre l'ebbe:
 Conobill' io ch'a pianger qui rimasi.*²⁷

Mais il ne traduit pas. Au poète italien il a laissé sa lyre, car Pétrarque est pour lui une âme musicienne, un amant sensible et passionné dont le cœur s'émeut et soupire comme s'aiment Julie et Saint-Preux. Et le succès de *La Nouvelle*

²⁶ *Essay sur l'Histoire Générale, et sur les Mœurs et l'Esprit des Nations, depuis Charlemagne jusqu'à nos Jours* (Genève; Cramer, 1756), t. II pp. 176—7. C'est seulement dans cette édition que les pages de Voltaire sur Pétrarque furent publiées pour la première fois.

²⁷ *Lettres de Deux Amans, Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes. Recueillies et Publiées par J. J. Rousseau* (Amsterdam, 1761, 6 t.). Rousseau cite quelques vers des sonnets: *Fresco, ombroso, fiorito e verde colle, Gloriosa columna, in cui s'appoggia, Grazie ch' a pochi il ciel largo destina, In nobile sangue vita umile e queta, l' pur ascolto, e non odo novella, Lasciato hai, Morte, senza sole il mondo* (*In Morte*), *Sennuccio, i' vo' che sappi in qual maniera*, de la sextine: *A la dolce ombra de le belle frondi*, de la ballade: *Lassare il velo o per sole o per ombra et de la canzone: Standomi un giorno solo a la fenestra* (*In Morte*). De sa main, Rousseau traduira, en prose et avec platitude, les citations de Pétrarque sur un exemplaire de l'édition Duchesne (1764). Ces traductions seront publiées pour la première fois en 1780 dans l'édition que Du Peyrou fera paraître à Genève.

Héloïse sera un peu celui du *Canzoniere* que l'on feuillette de lettre en lettre.

Parler d'amour soi-même en empruntant à Pétrarque le langage du cœur, c'est aussi ce que von Cronegk a fait en 1761 et que refera, un an plus tard, son traducteur français. La *canzone*, fameuse depuis Voltaire, est ainsi librement adaptée aux sentiments de l'imitateur qui, « ingénieux & sensible », en fait une pastorale aux accents élégiaques :

*Undankbare Chloris, leb wohl! nun will ich in traurige Wälder
Zum Wohnplatz schwermüthiger Einsamkeit fliehn.
Sey glücklich! ich segne dich noch! dich segnet die letzte der Thränen,
Die einst auf den Wangen der Sterbenden steht.*

Ingrate Chloris, adieu! je fuis & je vais chercher dans les sombres forêts la solitude & la mélancolie. Sois heureuse! Je fais encore des vœux pour toi! La dernière larme qui s'arrêtera sur la joue de ton amant expirant, te bénira encore.

*Nun fühlst du nicht meinen Verlust: von fröhlichen Thoren umgeben
Vergisst du, wie zärtlich dich Thyrsis geliebt.*

*Dereinst (ich wünsch es dir nicht!) doch ach! die Stunde wird
kommen,*

Wo du mich bedauerst und nach mir dich sehnst.

Tu ne sens pas aujourd'hui ma perte: environnée de jeunes insensés, tu oublies avec quelle tendresse Thyrsis t'aimoit. Un jour (je ne le desire pas), mais hélas! un jour viendra où tu me regretteras, où tu soupireras après moi.

*Verzeih mir den dichtrischen Stolz! Es sendet der Himmel nur selten
So zärtliche Seelen zum Erdball herab,*

Wie die, die mein Glück mir verleihn, so zärtlich empfindende Herzen,

Wie diess, dass dein Stolz an dem Thyrsis verschmäh't.

Pardonne à un mouvement d'orgueil: mais le Ciel n'envoie pas souvent sur la terre des âmes aussi tendres que celle dont le destin m'a doué; des cœurs aussi sensibles, aussi passionnés que celui du Berger dont ta fierté dédaigne l'hommage.

Einst, wenn diese Seele befreit sich wieder zum Himmel geschwungen,

*Da kommst du, gezwungen von heimlicher Reu,
Hieher in das friedsame Thal, und fragst die unschuldigen Hirten:
Ihr Hirten, sprecht, habt ihr den Thyrsis gesehn?*

Lorsqu'un jour cette ame affranchie de ses liens, s'élancera de nouveau vers le ciel, alors entraînée par un repentir secret, tu viendras dans ce vallon paisible, tu interrogeras les innocens Bergers qui l'habitent; tu leur diras: Bergers, avez-vous vu Thyrsis?

Wir sahn ihn vor einiger Zeit, antwortet der eine von ihnen:

Hier gieng er tiefsinnig und schweigend herum.

*Oft sahn unsre Mädchen ihm nach, und seufzten: o glückliches
Mädchen,*

Dem Amor denselben zum Schäfer bestimmt!

Nous l'avons vu il y a peu de tems, répondra l'un d'entre eux; il erroit ici autour en silence & plongé dans une rêverie profonde. Souvent nos belles le suivoient des yeux & disoient en soupirant: Heureuse la jeune fille à qui l'amour le destine pour son Berger.

Oft sah man ihn einsam am Bach die murmelnden Wellen betrachten;

Oft sah man ihn hier im beschatteten Thal;

Hier klagten bey heiterer Nacht die Töne der zärtlichen Laute;

Wir hörten bewundernd den sanften Gesang.

Souvent on l'a vu solitaire au bord de ce ruisseau considérer ses flots murmurans; souvent on l'a vu dans cette vallée ombragée. Ici pendant les claires nuits retentissoient les tendres sons de sa lyre, & nous admirions, en l'écoutant, la douceur de ses chants.

*Jetzt sieht man ihn nicht mehr am Bach die murmelnden Wellen
betrachten.*

Man sieht ihn nicht mehr im beschatteten Thal;

Wir hören bey heiterer Nacht die Töne der zärtlichen Laute,

Die sanften Gesänge bewundernd nicht mehr.

Maintenant on ne le voit plus au bord du ruisseau, considérer ses flots murmurans; on ne le voit plus errer dans la vallée ombragée. Nous n'entendons plus pendant les claires nuits les tendres sons de sa lyre, & nous n'admirons plus la douceur de ses chants.

*Dort fern, in dem einsamsten Busch, dort liegt nun sein Leichnam
begraben.*

Man saget, dass dorten sein Schatten noch irrt:

*Dort hört, wie man furchtsam erzählt, der Wandrer die Reyhen
der Nymphen*

Beym Scheine des Monden sich hüpfend erfreun.

Vous voyez là-bas ce bosquet solitaire: là repose maintenant son cadavre; là, dit-on, son ombre est encore errante; là souvent

(c'est ainsi qu'on le raconte avec saisissement) le voyageur entend la troupe des Nymphes qui se réjouissent en dansant au clair de la lune.

Dann, Chloris, besuche mein Grab, und sprich: unglücklicher Jüngling!

Ruh sanfte! so sprichst du mit Seufzen vielleicht;

*Ruh sanft! o warum hat mein Stolz das Zärtlichste unter den Herzen,
Das Herz des unglücklichen Thyrsis verschmäht!*

Viens alors, Chloris, viens visiter ma tombe. Infortuné jeune homme! repose paisiblement, diras-tu peut-être avec quelques soupirs, repose paisiblement. Oh! pourquoi mon orgueil a-t-il dédaigné le plus tendre de tous les cœurs, le cœur de l'infortuné Thyrsis ?²⁸

Ces lectures des *Rime*, bien qu'encore hésitantes, rendent curieux de Laure. Et la biographie échappe aux sévères historiens de Rome et de l'Eglise, aux bibliographes de naguère, et sert la poésie en décrivant l'amour. Une « Vie de Laure, Amante de Pétrarque » paraît en 1762. Giulio Roberto di San Severino l'a écrite en italien et D'Açarq l'a traduite. C'est une suite amoureuse à la vie publique du poète. Comme il se doit, la scène est à Vaucluse, « vallée enchanteresse » pour un « spectacle touchant ». Dans ces « riantes solitudes » Pétrarque se promène, songe à Laure, la divinise. « Pour s'en convaincre, il ne faut que lire » *Quel rosignuol che sì soave piange*... Et en français on relit le sonnet. Mais ces vies passionnées restent du meilleur goût car « la sagesse & l'amour, malgré leur antipathie ordinaire, entretinrent toujours une parfaite intelligence dans le cœur de Pétrarque & dans celui de Laure ».²⁹ En 1764, l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres publie aussi un « Mémoire sur l'Origine de

²⁸ *Des Freyherrn Johann Friederich von Cronegk Schriften*, Leipzig, t. II, 1761, pp. 288—90. *Journal Etranger*, Paris, février 1762, pp. 105—7.

²⁹ « La Vie de Pétrarque » et « La Vie de Laure, Amante de Pétrarque » in *Les Vies des Hommes et des Femmes Illustres d'Italie, depuis le Rétablissement des Sciences & des beaux Arts; Traduites d'un Manuscrit Italien de M. de San-Severino, Par M. D'Açarq, de la Société littéraire d'Arras* (Paris, 1762), t. I, pp. 1, 118—9, 121, 142—5. Rééditions à Paris, en 1767 et à Yverdon, en 1768.

Laure, Célébrée par Pétrarque ». Ménard a cru devoir justifier son propos qu'on eût pu croire frivole : « si l'on s'est attaché à perpétuer le souvenir d'un Poète qui a contribué, par la beauté de ses Sonnets & de ses Odes, à perfectionner la langue Italienne, il est juste aussi de faire connoître celle qui en fut l'objet, & à laquelle il est, en quelque façon, redevable de toute sa célébrité ». Justice est donc faite. Le biographe établit que le poète aima « Laure de Noves, mariée à Hugues de Sade ». Cette identité fera autorité jusqu'au siècle suivant. Et pour la poésie la chose est d'importance. Ménard le sait qui conclut : « qu'on ne regarde donc plus la belle Laure comme un objet idéal, imaginé par Pétrarque pour la chanter dans ses vers ; comme une beauté purement poétique, qui n'a jamais existé ».³⁰ Désormais, le poète de l'amour ne peut plus être accusé d'artifice et de métaphysique. Seul Voltaire l'ose encore avec quelque malice : « il importe fort peu qu'une Laure feinte ou véritable ait été l'objet de tant de Sonnets ; il est assez vraisemblable que Laure étoit ce que Boileau appelle *une Iris en l'air*. Un Evêque de Lombez (chez qui Pétrarque demeura longtemps) lui écrit : *Votre Laure n'est qu'un phantôme d'imagination sur lequel vous exercez votre Muse*. Pétrarque lui répond : *Mon Pere, je suis véritablement amoureux*. Cela prouve qu'alors on appelloit les Evêques Peres. Mais cela ne prouve pas plus que la Maîtresse de Pétrarque s'appelloit Laure en effet, que les charmans Madrigaux de feu M. Ferrand ne prouvent que sa Maîtresse s'appelloit Thémire ».³¹

A la recherche du poète des *Rime* on l'étais donc depuis quelque dix ans, lorsqu'en 1764 et 1767, l'abbé de Sade livre à la curiosité publique des *Mémoires pour la Vie de François*

³⁰ « Mémoire sur l'Origine de Laure, Célébrée par Pétrarque. Par M. Ménard. Lu le 7 Mars 1758 ». In : *Mémoires de Littérature, Tirés des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres* (Paris, t. XXX, 1764), pp. 756, 771, 775.

³¹ Voltaire, « Lettre aux Auteurs de la Gazette Littéraire », 6 juin 1764, p. 396, cf. *infra*.

Pétrarque.³² Dans trois volumineux in-quarto il fait lire l'œuvre et vivre avec l'homme. Il dit autant qu'on pouvait souhaiter. Il dit même plus encore. De sorte que Pétrarque, enfin, est découvert. Son biographe distingue « trois vies ». L'une est « privée », l'autre « politique » et la dernière est « littéraire » (I, cxvii). Parmi elles, la vie politique plus que toute autre plaît à l'historien. Et Sade prétexte que Pétrarque « étoit homme d'état » (I, xcv) pour faire de « l'histoire de sa vie », « l'histoire de son siècle » (I, cxvii). On peut entendre alors le « ton mâle & vigoureux » que prend un homme « pour parler aux Rois, aux Empereurs, aux Papes ». Ce n'est plus ce propos « langoureux & effeminé » d'un soupirant « amolli par l'amour » (I, xcv). Il fallait pourtant dire quel fut l'amant de Laure. Pour cela, l'abbé juge séant de « laisser à Pétrarque le soin de se faire connoître lui-même » (I, cxvii). Epîtres latines et poèmes italiens deviennent alors « la partie de ses Œuvres la plus utile » (I, lxxviii). Et Sade cite, et il traduit en prose, en vers, partiellement, intégralement, cent, deux cents sonnets, *canzoni*, sextines, ballades, madrigaux, *Trionfi*: mais c'est en biographe. Il met les « Poésies à leur place suivant leur époque » (I, cv-cvi), car la chronologie est son seul souci. Une question au lecteur le justifie: « les ouvrages d'un Auteur ne sont-ils pas les événemens les plus importans de sa vie, & peut-on mieux le connoître que par là » (I, lxxv)? Curieux, il trouve maints détails familiers dans le *Canzoniere*. Et il illustre volontiers sa narration « des graces » (I, ii) de ces *Rime* qui valurent à Pétrarque « les titres de Prince de la Poésie lyrique, & de pere de la Langue Italienne » (I, xcix).

Admirateur des *canzoni* tant louées au delà des Alpes, lui aussi fait un sort à l'une des plus « jolies » (II, 211): *Chiare, fresche e dolci acque*. Il sait qu'un « Poète Allemand, plein de feu & de sentiment, a imité la chanson de Pétrarque dans

³² Abbé Jacques-François-Paul-Aldonze de Sade, *Mémoires pour la Vie de François Pétrarque, Tirés de ses œuvres et des Auteurs Contemporains, Avec des Notes ou Dissertations, & les Pièces justificatives*, 3 t. (Amsterdam, 1764—1767).

son ode à Chloris ». Il sait surtout que « le plus bel esprit » du siècle l'a habillée « magnifiquement à la françoise » (II, n. xvi). Alors, force lui est de rivaliser avec Voltaire, avec von Cronegk et son traducteur. Mais il faut être poète ! « Pétrarque en prose seroit sans ame & sans vie » (I, cviii). Or l'âme de sa poésie « est une quintessence subtile qui s'évapore quand on veut la transvaser » (I, ciii). La tâche est délicate. D'autant qu'« il s'agit de faire parler l'amour » et que « certaines expressions consacrées à rendre les mouvemens du cœur dans un siècle ou dans un Pays, paroîtront ridicules à des hommes nés dans un autre siècle, ou sous un autre climat » (I, civ). Sade, qui n'est pas « né Poète » (I, cvii), renoncera « à rendre le coloris de Pétrarque ». En revanche il se flatte de faire passer « ses pensées & les sentimens de son cœur par une traduction fidele, sans être servile » (I, civ). Qu'on regarde alors le fruit de cet effort comme l'« estampe d'un bon tableau » (I, cxi) :

*Chiare, fresche e dolci acque,
Ove le belle membra
Pose colei che sola a me par donna;
Gentil ramo, ove piacque
(Con sospir mi rimembra)
A lei di fare al bel fianco colonna;
Erba e fior che la gonna
Leggiadra ricoverse
Co l'angelico seno;
Aer sacro sereno,
Ove Amor co' begli occhi il cor m'aperse;
Date udienza insieme
A le dolenti mie parole estreme.*

Onde fraîche, limpide & pure,
Où la beauté dont je cherche les pas,
Seule beauté qui soit dans la nature,
Vient quelquefois rafraîchir ses appas !
Fleurs qui touchez son sein, qui formez sa parure !
Arbres heureux qui lui servez d'appui !
Séjour embelli par ses charmes !
Pour la dernière fois je vous parle aujourd'hui ;
Ecoutez mes soupirs, & recevez mes larmes.

*S' egli è pur mio destino,
 E 'l cielo in ciò s'adopra,
 Ch' Amor quest' occhi lagrimando chiuda;
 Qualche grazia il meschino
 Corpo fra voi ricopra,
 E torni l' alma al proprio albergo ignuda.
 La morte fia men cruda,
 Se questa spene porto
 A quel dubbioso passo;
 Ché lo spirito lasso
 Non poria mai 'n più riposato porto
 Né in più tranquilla fossa
 Fuggir la carne travagliata e l'ossa.*

*Si le destin veut que l'amour
 Dans les pleurs ferme ma paupiere,
 Qu'une main bienfaisante, après mon dernier jour.
 Couvre en ces lieux mon corps d'une terre légère;
 Mon ame ira plus libre à son propre séjour.
 Pour moi la mort seroit bien moins amere,
 Et je ne craindrois point ce pas si ténébreux,
 Si j'espérois laisser ma dépouille grossiere
 Dans ce séjour délicieux.*

*Tempo verrà ancor forse
 Ch' a l'usato soggiorno
 Torni la fera bella e mansueta,
 E là, 'v' ella mi scòrse
 Nel benedetto giorno,
 Volga la vista distosa e lieta,
 Cercandomi; et, o pièta!,
 Già terra in fra le pietre
 Vedendo, Amor l'inspiri
 In guisa, che sospiri
 Sì dolcemente che mercé m'impetre
 E faccia forza al cielo
 Asciugandosi gli occhi co 'l bel velo.*

*Quand cette nymphe douce & fiere
 Reviendrait embellir ces lieux,
 Elle me chercheroit, je m'en flatte, ses yeux
 Voyant mon corps cendre & poussiere,
 L'amour peut-être, je l'espère,
 Leur feroit verser quelques pleurs.
 Sa douleur auroit tant de charmes,*

Que Dieu même, fléchi par de si belles larmes,
Me pardonneroit mes erreurs.

*Da' be' rami scendea,
(Dolce ne la memoria)
Una pioggia di fior sovra 'l suo grembo;
Et ella si sedea
Umile in tanta gloria,
Coverta già de l'amoroso nembro.
Qual fior cadea su 'l lembo,
Qual su le treccie bionde,
Ch' oro forbito e perle
Eran quel dì a vederle;
Qual si posava in terra, e qual su l'onde;
Qual con un vago errore
Girando pareva dir — Qui regna Amore —.*

A l'ombre d'un jeune arbrisseau,
J'aperçus un jour cette belle:
Les fleurs que de chaque rameau,
L'amour faisoit pleuvoir sur elle,
Couvroient son sein, sa tête, ses habits.
Les unes par l'éclat des perles, des rubis
Accompagnoient l'or de sa tresse blonde.
D'autres faisant en l'air un joli tour,
Et retombant sur le gazon, sur l'onde,
Traçoient en chiffre: *ici regne l'amour*.
Laure modeste, au milieu de sa gloire,
Ravit mes sens, & ce beau jour
Est à jamais gravé dans ma mémoire.

*Quante volte diss' io
Allor pien di spavento
— Costei per fermo nacque in paradiso — :
Così carico d'obblio,
Il divin portamento
E 'l volto e le parole e 'l dolce riso
M'aveano, e sì diviso
Da l'immagine vera,
Ch' i' dicea sospirando
— Qui come venn' io, o quando? —
Credendo esser in ciel, non là dov' era.
Da indi in qua mi piace
Quest' erba sì, ch' altrove non ho pace.*

Oui, dans le ciel assurément,
 Cette nymphe a reçu la vie;
 Dis-je dans les transports de mon ame ravie;
 Au milieu de l'enchantement,
 Où me tenoient son air, sa taille⁴ son sourire,
 Je me crus transporté dans le céleste empire,
 Sans savoir ni quand, ni comment.
 Depuis ce jour, ce gazon me plaît tant . . .
 Par-tout ailleurs, je languis, je soupire.

*Se tu avessi ornamenti quant' hai voglia,
 Potresti arditamente
 Uscir del bosco e gir in fra la gente.*

Si vous aviez autant d'éclat & d'ornemens,
 Mes vers, que de desir de plaire;
 Je vous dirois: sortez de ce bois solitaire;
 Paraissez dans le monde avec vos agréments. (II, 208—10)

La promesse est tenue. Sade parle le langage de ce siècle galant. Les « *membra* » deviennent des « *appas* » et Laure une « *beauté dont [on] cherche les pas* ». En traduisant « *parole estreme* » par « *soupirs* » et « *larmes* », il sacrifie aux exigences de la sensibilité. Classique, il introduit une « *nymphe douce & fiere* » quand, dédaignant l'ornement mythologique, Pétrarque dit simplement: « *la fera bella e mansueta* ». Mieux, il corrige « *Fuggir la carne travagliata e l'ossa* » dont le réalisme est de mauvais aloi, par un substantif noble et une épithète de meilleur ton: « *laisser ma dépouille grossiere* ». L'abbé suivait le goût. Mais que de soins donnés aux choses de l'amour!

Qu'on l'excuse encore d'avoir osé traduire « *beaucoup trop de sonnets* » (II, 365), de poèmes « *frivoles, qui ne peuvent être intéressans [. . .] que pour les femmes, & un certain nombre d'hommes efféminés* » (I, xcvi-xcviii). Son admiration pour les *Rime*, souvent, se tempère. De Pétrarque il est le « *Biographe & non pas [le] Champion* » (II, vi). Et il fait des coupures chaque fois que « *ce grand Poète n'est pas supportable* » (I, cix). Les « *Sestines ou Ritournelles, Poèmes de mauvais goût* », sont supprimées: Pétrarque y sacrifie « *le sens aux mots, la pensée à la rime* » (I, cviii). Pour excès d'her-

métisme le critique bannit « Odes inintelligibles » et « Sonnets mystérieux » (I, cix). Tant d'imperfections dissuadent de traduire intégralement les *Rime*. Qui d'ailleurs aurait eu « le courage de lire jusqu'au bout le recueil entier » (I, cxi).! En vérité, « l'amour de Pétrarque a [...] un grand défaut »: il est « monotone » (I, cxii), il est « larmoyan » (I, cxiii). Et le poète semble n'avoir « qu'une corde à sa lyre » (I, cxii). Critiques traditionnelles, soit! mais critiques sévères.

D'autant plus sévères que l'abbé, qui était érudit, faisait autorité. Et ces mêmes *Mémoires* qui répandent tant de « lumière sur ce célèbre Poète »,³³ réveillent un reste d'hostilité! Aussitôt Voltaire écrit: « je n'aime point Pétrarque »!³⁴ et s'explique en rendant compte des premiers volumes dans la *Gazette Littéraire de l'Europe* du « 6 Juin 1764 »: « personne ne niera que Pétrarque n'ait rendu de grands services à la Poésie Italienne, & qu'elle n'ait acquis sous sa plume de la facilité, de la pureté, de l'élégance; mais y a-t'il rien qui approche de Tibule & d'Ovide? Quel morceau de Pétrarque peut être comparé à l'Ode de Sapho sur l'amour, si bien traduite par Horace, par Boileau & par Addison? Pétrarque après tout n'a peut-être d'autre mérite que d'avoir écrit élégamment des bagatelles sans génie dans un temps où ces amusemens étoient très-estimés parce qu'ils étoient très-rares ».³⁵ A ce point de vue hérité du classicisme français, un Florentin oppose celui de sa nation. Le « 20 Juin 1764 » il adresse une « Lettre [...] à M. Fréron, sur un article de la Gazette Littéraire de l'Europe concernant Pétrarque ». Voltaire y est accusé d'avoir dévoilé trop « évidemment la

³³ *L'Année Littéraire. Année MDCCLXIV. Par M. Fréron*, Amsterdam et Paris, t. II, lettre X, 24 mars 1764, p. 244: compte rendu du t. I des *Mémoires pour la Vie de François Pétrarque*.

³⁴ Lettre de Voltaire à « M. le Comte d'Argental » du « 30 juin » 1764. In: *Œuvres Complètes de Voltaire*, Moland—Beuchot, éd. (Paris, 1877—85), vol. XLIII, p. 259.

³⁵ « Lettre aux Auteurs de la Gazette Littéraire », *Gazette Littéraire de l'Europe*, Paris, mercredi 6 juin 1764 (No 16, t. I), p. 396.

rivalité nationale dont il est animé ».³⁶ Le ton est polémique, mais la partie n'est pas gagnée: Fréron critiquera les *Rime*. Présentant le second tome des *Mémoires* en 1765, il implique que Pétrarque manque de sincérité poétique dans les *Sonetti e Canzoni in Morte di Madonna Laura*, reproche que lui faisait si galamment « notre vieux Poète Desportes:

Car sa *Laure* mourut, il demeura vivant;
Si ma Dame mouroit, je mourrois avec elle. »³⁷

Une année passe et l'hostilité culmine. Dans une « Epître », André-Hyacinthe Sabatier retrouve le ton de Du Bellay pour parler de Pétrarque. La rencontre n'est pas hors de saison. En 1764, « deux Gentilshommes Suédois » ont remémoré au public ce vers des *Jeux Rustiques* qui « caractérise avec autant de finesse que de vérité, le genre » du « Chantre éternel

De tant d'ennuis mieux écrits que pensés ».³⁸

Mais Du Bellay écrivait « Contre les Pétrarquistes ». Sabatier, lui, écrit contre Pétrarque! et « A Monsieur l'Abbé de Sade »:

Dans tes doctes écrits il semble vivre encore
Ce Poète berger, fidèle amant de Laure;
Poursuis & cours enfin à de nouveaux honneurs,
Un grand nom s'embellit des lauriers des neuf Sœurs;
Mais animé par toi, qu'il a bien plus de vie,
Ce Rimeur douxereux dont la mélancolie,

³⁶ *L'Année Littéraire. Année MDCCLXIV*, op. cit., t. V, lettre III, 20 juin 1764, p. 51.

³⁷ *Ibid.*, *Année MDCCLXV*, t. II, lettre I, 24 février 1765, p. 22. Le compte rendu du t. III des *Mémoires pour la Vie de François Pétrarque* paraîtra dans le t. VIII de l'*Année MDCCLXVII*, lettre XV, 31 décembre 1767.

³⁸ Pierre-Jean Grosley, *Nouveaux Mémoires, ou Observations sur l'Italie et sur les Italiens, par deux Gentilshommes Suédois, Traduits du Suédois* (Londres, 1764), t. II, p. 122. L'ouvrage est réédité à Londres, en 1770, et à Londres et Paris, en 1774.

D'une ingrate Beauté poursuivant les attraits,
Chanta toujours l'amour qu'il ne sentit jamais!
Des codes de Paphos langoureux interprête,
Les soupirs de son luth s'exhaloient de sa tête,
Amant sans passion, Poète sans vigueur;
Son cœur n'eut point d'élans, sa verve point d'ardeur.
Ah! que j'aime à le voir ce Chantre Anachorette,
A chaque trait de Laure offrir la chansonnette,
Calculer tous les jours ses agrémens nouveaux,
Comme un berger soigneux qui compte ses agneaux!
Ah! que j'aime à le voir l'œil triste, le teint blême,
Des perles du matin lui faire un diadème,
Lui soumettre la Terre, & martyr de trente ans,
Pour enrichir sa Belle appauvrir le Printemps;
Bannir de ses jardins les arbustes de Flore,
Y planter des lauriers pour mieux penser à Laure,
Parcourir froidement tous les astres des Cieux;
N'en contempler aucun qui ne cède à ses yeux;
Et dans des vers sans ame étalant sa tendresse,
Caresser son ouvrage & non pas sa maîtresse!
A ces traits connoît-on le feu du sentiment?
Qui peint avec esprit ne fut jamais amant.
L'esprit ami des jeux aime à suivre leurs traces;
Jaloux de s'égayer sur les genoux des Graces,
Il obtient quelquefois un regard des neuf Sœurs,
Et, semblable à Zéphire, il vole auprès des fleurs.
Mais du mont des beaux arts il n'atteint point la cime,
Et la chaleur de l'ame est le talent sublime.
Oui, je dois avouer que, Peintre ingénieux,
Pétrarque embellit tout d'un pinceau gracieux:
Mais amoureux des fleurs, pour sa bergère écloses,
Pourquoi loin de son teint va-t-il chercher des roses?
Dans la route qu'il tient il marche en s'amusant,
Et s'éloigne du terme où sa Muse l'attend;
Ainsi les pommes d'or que ramasse Atalante
L'empêchent de fournir sa carrière brillante.
En vain Pétrarque a vu les Papes & les Rois
Abaisser leur couronne, & sourire à sa voix:
Le séjour de Vacluse, & sa folle tendresse
De l'orgueil qui l'encense ont fait durer l'ivresse.
Ce Poète porté par ses admirateurs
A-t-il pû s'élever au rang des bons Auteurs?
Il eut des partisans, dut sa gloire à leur zèle,
Et fut le Précurseur du galant Fontenelle;

Tous deux en beaux esprits à Cythère venus,
Ils n'ont jamais chanté sur le sein de Vénus.³⁹

Poète à peine amant, auteur de bagatelles qui, dans des chansonnettes, étale la fadeur de sa monotonie, de sa mollesse qui ennuie, Pétrarque n'aurait été redécouvert que pour être meilleure victime ?

*

Non pas. Les critiques du goût n'en sont plus les maîtres. L'abbé de Sade moins qu'aucun autre. Jusqu'à la fin du siècle, des âmes sensibles et poétiques lisent les *Mémoires* et font au *Canzoniere* un succès d'enthousiasme. Déjà en 1765, au fort de la bataille, Nicolas-Antoine Romet, inspiré par l'histoire des deux amants, compose une « Lettre de Pétrarque à Laure » ou songe amoureux.⁴⁰ Enhardi par le sommeil, le poète s'attarde dans un « vallon riant ». Il est à la Fontaine de Vaucluse :

C'est là . . . c'est sur ses bords, où dans mon jeune cœur
Ma Laure d'un regard éveilla le bonheur,
Et dans ses bras . . . c'est là, qu'au lever de l'aurore,
Dans un de nos beaux jours je me croyois encore.

Et puisque Laure paraît, il a lieu de le croire :

Du bocage voisin le charme nous attire;
Mon cœur impatient y vole dans tes bras,
Et nos désirs pressans y devancent nos pas.
Des myrthes odorans le pur & frais ombrage
Au timide embarras offre un épais feuillage.
Aux rayons du Soleil, aux regards curieux,
Son ombre nous dérobe . . . & recéle nos feux.
Ombre chère & sacrée, asyle du mystère,

³⁹ *Odes Nouvelles et Autres Poësies, Précédées d'un Discours sur l'Ode, & suivies de quelques Morceaux de Prose. Par M. Sabatier* (Paris, 1766), pp. 181—3.

⁴⁰ Nicolas-Antoine Romet, *Lettre de Pétrarque à Laure, Suivie de Remarques sur ce Poëte, & de la Traduction de quelques-unes de ses plus olies Pièces* (Paris, 1765).

Des célestes plaisirs auguste sanctuaire,
Témoin de mes transports, que tu vis couronner,
Qu'aucun Mortel jamais ne t'ose profaner!

De l'amour fortuné la douce jouissance
De mes élans pressés calmoit la violence.
Sur ton sein palpitant, affoibli . . . mais heureux,
Ton amant savouroit tes baisers amoureux. (pp. 12—15.)

Mais ce n'était qu'un rêve! qui plie « au goût de ce Siècles » (p. vi) pour la galanterie, sans profaner « les sentimens les plus épurés » du chantre. C'est un hymne à la joie car, alors, on croyait au bonheur et que, « s'il y eut jamais quelqu'un d'heureux, ce fut [. . .] Pétrarque & Laure » (p. iv). « Après avoir tâché de faire parler l'*Amant* » dans Vacluse, Romet fait « connaître le Poète » (p. 27.) de « la Fontaine » aux « *Chiare, fresche e dolci acque* »:

Onde claire, Bords aimables & chéris où la seule Beauté que je trouve dans la Nature vint souvent se délasser; tendre arbrisseau, qui lui servis d'appui, quand elle venoit se reposer sous ton ombrage (avec quelle émotion je m'en souviens encore!) herbes fraîches; brillantes fleurs, qui couvriez sa robbe & son sein d'albâtre; air pur & sacré; lieu cher, où l'Amour a frappé mes sens; entendez tous mes derniers accens, recevez tous mes derniers pleurs. Si tel est mon destin, & que ce soit ici que l'Amour me ferme les yeux, noyés jusqu'au dernier moment dans les larmes; si c'est parmi vous que mon corps languissant reçoit cette dernière faveur, & que mon âme retourne à la demeure qui lui est marquée; si je puis me flatter de cette espérance; la mort, au moment de ce passage douteux & terrible, me deviendra plus douce. Mon esprit affoibli pourroit-il choisir un port plus heureux, plus tranquille, pour déposer mes membres affaîssés par la douleur? . . .

Peut-être un tems naîtra-t-il encore, où cette douce & fière Beauté reviendra dans ce séjour heureux pour me chercher, en poussant des sanglots mêlés de désirs & de joie. Elle soupirera après ce jour fortuné où elle m'aperçut pour la première fois. Mais, (ô néant! ô pitié!) voyant ma tombe déjà couverte de terre, peut-être l'Amour l'inspirera-t-il. Peut-être fera-t-elle entendre des soupirs si doux, que le Ciel, touché de ses pleurs qu'elle essuyera de son voile, ne pourra lui refuser ma grace . . .

Qu'il m'est doux de me souvenir des jours que je passois auprès d'elle! Des nuées de fleurs tomoient de la cime des arbres sur son sein. Couverte de cette parure de l'amour, & brillante de tant de fa-veurs, elle étoit nonchalamment assise. Les fleurs étoient répandues sur le pan de sa robe & sur les boucles de sa blonde chevelure qui ressembloient à des perles, ou au poli de l'or le plus éclatant. Souvent elle prenoit plaisir à se reposer sur la verdure ou à se baigner dans le cristal de cette fontaine. Marchant d'un air égaré, il sembloit qu'elle voulût s'écrier: « c'est ici, c'est dans ce lieu que règne le véritable amour ». Alors transporté par un charme secret, combien de fois me suis-je dit: « ce chef-d'œuvre mortel sans doute a pris naissance dans le séjour céleste ». Je vivrois ainsi plongé dans l'oubli de mon être. Son port divin, ses traits, ses paroles, son doux sourire avoient si loin égaré mes esprits, que je me demandois à moi-même, en poussant de profonds soupirs: « comment & quand ai-je été placé ici »; car je me croyois élevé dans le Ciel, & loin du lieu où j'étois. Depuis ce temps, ce séjour a pour moi tant de charmes, que partout ailleurs je vis malheureux . . .

Beauté divine, si tu n'étois pas privée de vêtemens, sans doute tu sortirois de cette funèbre forêt, pour sourire à ton Amant, & charmer encore le monde. (pp. 36—39).

Le traducteur suit Sade mais accuse les traits de sa version rimée. La sensibilité cesse d'être délicate, devient extrême et une « funèbre forêt » tient lieu de « bois solitaire ». Un goût outré pour l'abstraction fait d'un « gazon » une impalpable « verdure ». Et la mort, trop réelle, est masquée. L'abbé avait sauvé le vers: « *Già terra in fra le pietre* », en lui donnant une résonnance biblique: « Voyant mon corps cendre & poussière ». Ici tout est enseveli et seule reste une « tombe déjà couverte de terre »! Cette « infidèle » ne sait pas être belle. Elle est sans génie. Elle est aussi plate que l'« Essai d'une Traduction libre de quelques [autres] Pièces du Pétrarque » (p. 30.): cinq sonnets, tous *In Vita di Madonna Laura: Solo e pensoso i più deserti campi, Erano i capei d'oro a l'aura sparsi, Lieti fiori e felici e ben nate erbe, La gola e 'l sonno e l'oziose piume, Pommi ove 'l sole occide i fiori e l'erba*. Romet n'est pas poète. Il l'est moins encore que Sade.

Et il le sait, lui qui n'a « eu d'autre dessein que d'ébaucher un Projet » : « si quelqu'heureuse Plume, à cette occasion, entreprenoit de nous traduire Pétrarque; que je m'applaudirois d'avoir fait naître cette idée! Ce seroit là mon plus bel Ouvrage » (p. vii). On n'en fit rien. Des presses de Marcel Proust, il ne sortit que deux in-douze tout en italien: *Le Rime di Francesco Petrarca, Parigi, MDCCLXVIII*. Il ne parut, l'année suivante, qu'une seule version d'une seule *canzone* par l'abbé François Arnaud qui s'était résigné à « dissoudre » en prose *Di pensier in pensier, di monte in monte*.⁴¹ Et à La Haye, en 1773, Nicolaas Ten Hove, déplorait toujours que « Pétrarque n'[eût] jamais été bien traduit ». ⁴² Hormis « l'illustre Vieillard de Ferney » dont « on sçait par cœur » l'« imitation plus belle que l'original », ⁴³ « ses traducteurs ressemblent à ceux qui manient les papillons ou qui les préparent pour les encadrer. Quelque habiles qu'ils soient, une partie des poussières ou des plumes de ces jolis volatils reste attachée à leurs doigts, & ce qui s'en conserve a perdu les reflets pétillans, & toute la fleur du coloris ». Ten Hove « n'excepte pas même l'Auteur des excellens Mémoires » (pp. 42—43). Cependant, il espère. Il hasarde des conseils: ne pas tout transposer car « le reproche de monotonie [...] est fondé » (p. 27). Et se souvenir que si « tous les vers de Pétrarque sont d'un Poète, [...] ses *Canzoni* sont d'un grand Poète » (p. 40). Cet esprit présida aux anthologies que donnèrent Pierre-Charles Levesque et l'abbé Roman.

⁴¹ Abbé François Arnaud, *Variétés Littéraires, ou Recueil de Pièces tant originales que traduites, concernant la Philosophie, la Littérature & les Arts*, (Paris, 1769), t. IV, « Réflexions sur les poésies de Pétrarque », pp. 226—9, 232.

⁴² Nicolaas Ten Hove, *Mémoires Généalogiques de la Maison de Médicis* (La Haye, 1773), vol. I, livre II, p. 42.

⁴³ Saverio Bettinelli avait fait le même compliment à Voltaire, dans une lettre du « 4 Janvier 1759 » : « à force de vous lire je trouverai peut-être *Le Chiare fresche e dolci acque* de Vaucluse un peu insipides ». *Voltaire's Correspondence* (Genève, 1958), vol. XXXV, p. 9.

En 1774 paraît, à Venise et Paris, un *Choix des Poésies de Pétrarque, Traduites de l'Italien par M. P. C. L., Professeur de Belles-Lettres Françaises à l'Ecole des Cadets à Pétersbourg*. Le traducteur se justifie d'avoir choisi. Il le fallait « absolument » : nul n'ignore que le poète « revient souvent sur les mêmes idées, emploie souvent les mêmes images, ne traite presque jamais qu'un même sujet, & n'a presque jamais qu'un même ton ». L'idée est bien reçue et ce choix connaît le succès d'une réédition à Paris, en 1786; d'une autre encore, « Nouvelle », « Corrigée », « Augmentée », qui sort à Venise en 1787.⁴⁴ Levesque a retenu trente-quatre pièces des *Rime*, plus quelques extraits des *Trionfi*. Excepté un madrigal et une sextine, ce ne sont que sonnets et *Canzoni*. Il traduit vingt-trois *Sonetti In Vita di Madonna Laura* et un *In Morte*. C'est « assez pour en faire connoître le genre, & trop peu pour ennuyer le Lecteur » (I, 8-9). En revanche il ne donne pas moins de huit *canzoni*: *Ne la stagion che 'l ciel rapido inchina, Spirto gentil che quelle membra reggi, Poi che per mio destino, Chiare, fresche e dolci acque, In quella parte dove Amor mi sprona, Qual più diversa e nova*: puis, *In Morte: Che debb'io far? che mi consigli, Amore?, Amor, se vuo' ch' i' torni al giogo antico*. C'est peut-être, « trop peu » ! car les « Odes » de Pétrarque « sont ses chefs-d'œuvre ». Plusieurs sont même « dignes d'Horace » (I, 9). Et le mérite de ces traductions en prose, ce sera de « donner une connoissance plus exacte, plus précise de notre Poète » (I, 12) que ne le firent Sade et Voltaire. Une littéralité certaine fait donc la nouveauté de cette version de *Chiare, fresche e dolci acque*:

⁴⁴ Cf. André Mazon, « Pierre-Charles Levesque humaniste, historien et moraliste », *Revue des Études Slaves*, t. 42 (1963), pp. 8, 50 et Alexandre Cioranescu, *Bibliographie de la Littérature Française du Dix-Huitième Siècle* (Paris, 1969), no. 40096. Toutes les citations sont faites d'après l'édition en deux tomes in-12, publiée à Venise (et Paris) en 1787. Selon l'auteur, ces traductions ou « exercices d'un écolier » (I, 5) auraient été entreprises dès 1758 « environ » (I, 10).

Clair & tranquille ruisseau, qui, dans tes ondes pures, as reçu la beauté qui m'est chère, toi dont les flots heureux ont caressé ses membres délicats; rameau fortuné, qui lui prêtas un appui, (je me le rappelle encore en soupirant) tendre verdure, jeunes fleurs, qui avez paré ses vêtemens, qui avez baisé son chaste sein; air serein, air sacré pour moi; séjour charmant, où l'amour, où deux beaux yeux ont blessé mon cœur; écoutez ma voix plaintive, recevez mes derniers accens.

Si le ciel, si mon destin ordonnent que mes yeux, noyés dans les larmes, soient fermés par l'amour, rivages chéris, soyez les dépositaires de mon corps inanimé, & que mon ame, délivrée de ses dépouilles mortelles, retourne à sa première demeure! Si j'avois cette espérance en ce passage douteux, la mort me seroit moins douloureuse. C'est ici, c'est sur ces bords, que mon ame fatiguée pourra laisser avec moins de peine, un corps anéanti par les tourmens.

Le tems viendra peut-être où ma belle & cruelle maîtresse jettera en passant un regard sur ce rivage où elle m'a rencontré pour la première fois; & son œil curieux daignera m'y chercher. Mais, ô spectacle touchant! elle ne trouvera qu'un peu de poussière cachée sous un tombeau. Alors la pitié naîtra dans son cœur. L'amour qui l'inspirera, l'amour qui voudra me récompenser, lui fera pousser de tendres soupirs; elle élèvera vers le ciel ses yeux baignés de larmes, & sa voix touchante implorera pour moi, & fléchira peut-être la clémence divine.

O souvenir délicieux! une pluie de fleurs tomboit des arbres sur son sein: un nuage amoureux la couvroit: elle étoit assise avec modestie au milieu de tant de gloire. Des fleurs voloient sur les pans de sa robe & sur les blondes tresses de ses cheveux, qui paroissoient un mélange de perles & de l'or le plus pur. D'autres émailloient la terre autour d'elle: d'autres flottoient au gré des ondes limpides: d'autres enfin voltigeoient çà & là dans les airs, & sembloient dire: c'est ici que regne l'amour.

Plein d'étonnement, combien de fois je me suis écrié: Ah! sans doute, cette beauté est née dans le ciel. Son port divin, son maintien, ses charmes, ses discours, son doux sourire m'avoient ôté la mémoire, & je disois en soupirant: Quand, comment ai-je été transporté dans ces lieux? Car je croyois être dans les cieux & non pas où j'étois. Depuis ce moment, je ne trouve que dans cette prairie qui m'enchanter, les douceurs de la paix.

Mes vers, si vos expressions répondoient aux sentimens de mon cœur, en rendoient toute la force; vous pourriez quitter ces bois & vous montrer dans le monde avec orgueil. (I, 89—97.)

Plus exact que Voltaire, que Sade et que Romet, Levesque n'a pas toujours traduit avec « sévérité » (I, 61). Comme malgré soi, il se plie trop servilement « au génie de [la] langue » française et au goût de son siècle. Il le sait. Il le regrette. Et il l'avoue. Quand « Pétrarque dit: *elle verra de la terre parmi les pierres* », « *Già terra in fra le pietre / Vedendo* », « traducteur ampoullé », il écrit: « elle ne trouvera qu'un peu de poussière cachée sous un tombeau », et s'exclame aussitôt: « j'ai annobli l'image »! « je l'ai gâtée » (I, 92)! De même, l'« *alma* [...] *ignuda* » devient une « ame délivrée de ses dépouilles mortelles »... Néanmoins, il a traduit assez précisément le sens de la *canzone*. Quant à la poésie, elle s'épuise dans ces phrases sans rythme.

Mais elle allait revivre dans *Le Génie de Pétrarque, ou Imitation en Vers François de ses plus Belles Poésies*.⁴⁵ En 1778, en 1786, l'abbé Roman propose un « choix » nouveau » pour faire connoître le talent, le goût & la manière de ce Poète » (p. vii). Car il faut prévenir qu'un autre Sabatier, « Professeur d'Eloquence », n'ose « juger » (p. 289) d'après ceux qui « contrefirent la voix » et « arrachèrent les plumes du Cygne de Vaucluse » (p. 294). Et pour que « la monotonie de son sujet » ne fasse tort à Pétrarque, le florilège sera de rigueur. « Je voudrois, »

⁴⁵ Abbé Jean-Joseph-Thérèse Roman, *Le Génie de Pétrarque, ou Imitation en Vers François, de ses plus Belles Poésies, Précédée de la Vie de cet Homme célèbre, dont les actions & les Ecrits font une des plus singulières époques de l'Histoire & de la Littérature modernes* (Parme et Paris, 1778). L'ouvrage a été réédité sous un titre différent: *Vie de François Pétrarque, Célèbre Poète Italien, Dont les actions & les écrits font une des plus singulières époques de l'histoire & de la littérature moderne; Suivie d'une imitation en vers François de ses plus belles poésies* (Vaucluse et Paris, 1786). Une nouvelle édition fut faite en 1804, sans la « traduction des Poésies de Pétrarque, qui n'est cependant pas sans élégance, mais qui n'a point paru d'un intérêt assez général » (p. v): *Vie de Pétrarque, Publiée par l'Athénée de Vaucluse* [...] (Avignon, an XII).

rêve l'abbé, « plus de goût, de variété, de nuances & de contrastes dans ses Poësies. J'en retrancherois ces ballades & ces ritournelles qui sont souvent obscures & insipides. Je changerois la chute de plusieurs de ses Sonnets, dont la fin n'est pas digne du début. J'effacerois quelques froides allégories, des rimes dures & forcées, des métaphores, des tours de phrase & des comparaisons qui reviennent trop souvent. Je réduirois Pétrarque à la moitié de lui-même, & j'aurois un Recueil digne des plus grands Poètes » (p. 297). Ce qu'il fit, « si toutefois une imitation en vers François peut donner une idée des grâces du langage, des charmes de l'harmonie, de la richesse d'expression, de la poésie de style de [l'] Original » (p. vii). Après épuration, ces *Rime* se composent de soixante-quatre sonnets : « Pétrarque en a fait d'excellens ». Mais « il fut plus grand Poète encore dans ses *Canzoni* » (p. 447) : l'abbé Roman les traduit. Il en traduit dix-neuf ! et enchérit sur ses prédécesseurs. Comme eux, plus qu'eux, il a aussi à cœur de chanter les *Chiare, fresche e dolci acque*. C'est que près de Vaucluse il a fait retraite. Et que « Vaucluse est un séjour ou la Nature est plus touchante qu'ailleurs » (p. 66). Et que « ce séjour sauvage & mélancolique étoit fait pour plaire à l'ame sensible de Pétrarque » (p. 69). Alors il cherche à exprimer « le sentiment » et « le sentiment seul » (p. 296) de cette poésie :

Heureux ruisseau, qui reçois dans ton sein,
 Qui baignes, de ton onde pure,
 La Beauté qui, dans la Nature,
 A seule, sur mon cœur, l'empire souverain !
 Beaux arbres de ce verd bocage,
 Dont la tige soutient ses membres délicats ;
 Rameaux, qui la couvrez de votre épais feuillage ;
 Gazon, qui naissez sous ses pas ;
 Fleurs, écloses sur ce rivage,
 Qui touchez son beau sein, malgré mes yeux jaloux ;
 Vous, le simple ornement de sa robe éclatante,
 Qui voyez Laure plus brillante,
 Plus belle & plus fraîche que vous ;
 Zéphyrs que sa bouche respire ;
 Bord solitaire, où je soupire,

Témoin de mes plaisirs, comme de ma douleur;
Cher asyle, lieux pleins de charmes,
Vous, qui rappelez à mon cœur
Le souvenir de ses alarmes,
Et l'image de son bonheur;
Vous, qui, dans deux beaux yeux, vîtes briller la flamme
Que l'Amour lance dans mon ame,
Ecoutez mes tendres adieux,
Et recevez mes derniers vœux.

S'il faut qu'avec les mêmes armes
Je sois blessé jusqu'à la fin;
Si l'Amour ferme de sa main
Mes yeux encor mouillés de larmes;
Que mon corps trouve parmi vous

Un port tranquille après l'orage.
Hélas! dans ce triste passage,
J'ai besoin d'un espoir si doux,
Pour charmer l'ennui du voyage,
Pour ne pas craindre le rivage
Où nous allons descendre tous.

Dans cette retraite si belle,
Séjour par Laure fréquenté,
Cette jeune & fière Beauté,
Qui fut pour moi douce & cruelle,
Peut-être un jour reviendra-t-elle;
Peut-être, dans ces mêmes lieux,
Témoins rians & gracieux
De notre première entrevue,
Elle me cherchera des yeux;
Ma tombe frappera sa vue:
La tombe d'un fidèle Amant!
A cet objet, ô doux moment!
Il se peut que l'Amour l'inspire;
Il se peut que son cœur soupire,
Et que ma Laure, au même instant,
Avec sa main pleine de charmes,
D'un bout de son voile flottant,
Sèche ses yeux baignés de larmes.

Un jour, (ô souvenir charmant!)
C'étoit la saison la plus belle,
Et l'air agitoit doucement

Ces rameaux étendus sur elle:
Des fleurs descendent par essain;
Et, comme la pluie amoureuse
Par qui Danaé fut heureuse,
Se reposent dans son beau sein.

Couverte du brillant nuage,
La Nymphé, assise sous l'ombrage
Du jeune & riant arbrisseau
Planté sur le bord du ruisseau;
Modeste, au milieu de sa gloire,
Voyoit les fleurs, (peut-on le croire?)
Qui s'empressoient de l'entourer
Pour la servir, pour la parer.

Les unes, dans sa chevelure,
Où se jouoient mille zéphyr,
S'entrelaçoient, à l'aventure,
Mêlant à l'or de sa coëffure
Et les perles & les saphirs.

D'autres, avec goût nuancées,
Et sur sa robe dispersées,
Brilloient exprès pour l'embellir;
Plusieurs, en groupes ramassées,
Près de sa main s'étoient placées,
Et l'invitoient à les cueillir.

J'en vis quelques-unes dans l'onde
Plonger, surnager, tour-à-tour;
Une foule voltige autour,
Et, dans son erreur vagabonde,
Qu'un souffle du zéphyr seconde,
S'arrêtant, pour faire sa cour,
Sous les yeux de la jeune Blonde,
Retrace des chiffres d'amour.

A cette scène si nouvelle
Tous mes sens furent interdits;
Et tout bas alors je me dis:
Laure n'est point une Mortelle;
Ma Laure est née en Paradis.
Puis, en contemplant cette Belle,
Je fus tellement enchanté
De son souris, de sa beauté,

De sa démarche d'Immortelle,
 Et de sa voix surnaturelle,
 Qu'oubliant la réalité,
 Et voyant le Ciel auprès d'elle,
 Surpris de ma félicité,
 Je me demandois: Sur son aile
 Quel Ange ici m'a transporté?
 Et quel jour ai-je donc quitté,
 Pour cette demeure éternelle,
 Le lieu de ma captivité?
 De ce moment, cette verdure,
 Ces fleurs, ce bois, cette onde pure,
 Offrent à mes yeux satisfaits
 Tant de douceurs & tant d'attraits,
 Que, loin d'ici, mon cœur murmure,
 Et ne retrouve plus la paix. (pp. 370—4).

Le traducteur est prolix, mais son poème est bien senti. A l'imitation des mètres cadencés de Voltaire, il débute par des variations rythmiques sur l'alexandrin, l'octosyllabe et le vers décasyllabique. Cette musicalité donne le ton et le mouvement qui sont ceux mêmes du cœur. Et si l'abbé Roman est souvent inexact, c'est parce qu'il est toujours sensible. Ne préfère-t-il pas une « pluie amoureuse » à la « *pioggia di fior* », des « membres délicats » au « *bel fianco* » de Laure? Il est aussi des additions par pur goût de l'exquis: « *E là, 'v' ella mi scòrse / Nel benedetto giorno* », « dans ces mêmes lieux / Témoins rians & gracieux / De notre première entrevue »; et d'autres qui sont de sentimentales improvisations. L'imitateur orchestre alors le « *Con sospir* » du poète qui se souvient: « Bord solitaire, où je soupire, / Témoin de mes plaisirs, comme de ma douleur; / Cher asyle, lieux pleins de charmes, / Vous, qui rappelez à mon cœur / Le souvenir de ses alarmes, / Et l'image de son bonheur ». Avec une émotion vive et, sans doute, excessive, Roman a ressenti ces « mouvemens [du] cœur » à l'expression desquels « Pétrarque consacra [...] sa langue naturelle » (p. 15).

Dans l'*Almanach des Muses* de 1783, un poète à la sensibilité galante imite même cette *canzone* avec un rien de volupté.

Moins transi que Pétrarque, il ose regarder. Plus fortuné que lui, il a eu l'heur de surprendre Laure « dormant sur la fougère » ! Alors ses yeux s'attacheront un peu beaucoup sur « les lys du plus beau sein » . . . Et devant Nature, c'est lui qui fait pleuvoir des fleurs sur cet « heureux contour » :

Onde fraîche & limpide où celle que j'adore
vient plonger à l'heure du bain;
flexibles arbrisseaux dont les fleurs au matin
semblent ne se hâter d'éclore
que pour tomber au soir en touffes sur son sein;
air pur que sa bouche respire,
fougères qui portez l'empreinte de ses pas;
berceaux d'orangers où Zéphire
vient aux bras du sommeil rafraîchir ses appas:
Vaucluse, retraite si chère,
source de mes tourmens, source de mes plaisirs,
recevez ma plainte dernière,
recevez mes derniers soupirs.

S'il faut que pour prix d'un cœur tendre
je descende au tombeau, victime de l'amour,
je veux qu'on dépose ma cendre
dans ce solitaire séjour.
Cette Laure trop fière, hélas! & trop aimée,
qui d'un mot, d'un regard eût pu me rendre heureux,
viendra faire peut-être en ces aimables lieux
sa promenade accoutumée.
Ma tombe y frappera ses yeux;
par pitié, par amour peut-être,
elle la couvrira de fleurs;
je n'ose me flatter qu'elle y mêle des pleurs;
des pleurs de Laure, ah, Ciel! ils me feroient renaître.
C'est ici même, c'est au bord
de cette attrayante rivière
que je la vis un soir dormant sur la fougère.
(A ce seul souvenir mon cœur tressaille encor.)
Sa tête reposoit penchée
nonchalamment sur une main.
Par un hasard heureux, de son voile de lin
l'agraffe pendoit détachée,
& laissoit entrevoir les lys du plus beau sein.
Des arbrisseaux en fleurs lui prêtoient leur ombrage,
leur ombrage en berceau sur sa tête arrondi:

je m'approche, & d'un bras par l'Amour enhardi,
doucement, doucement j'agite le branchage . . .

Voilà que le lilas, la rose, le jasmin
se hâtent de tomber tels qu'une douce pluie:

au frais incarnat de son teint,
à l'or de ses cheveux leur couleur se marie.

On diroit de Flore endormie
qu'invitent au réveil les baisers du matin.

Une rose
se détache en bouton, & tombe sur son sein

éclose

soudain:

orgueilleuse, elle y semble dire:

« J'ai choisi, moi, le trône où repose l'Amour »!

Laure se réveille, soupire,
porte ses regards à l'entour,
m'aperçoit, de son sein voile l'heureux contour,
& m'honore d'un sourire.

O moment enchanteur! ô jour trois fois heureux!

Si tu t'en souvenois, capricieuse Laure,

je ne viendrois point en ces lieux
attrister les échos par de cruels adieux.

A mes chants, à mes soins, tu sourirois encore,
l'écho retentiroit des charmes que j'adore,
& ce vallon seroit l'Elisée à mes yeux.⁴⁶

Ce succès répété est significatif. *Chiare, fresche e dolci acque* n'est pas une de ces « belles Reines de Saba montées sur des pieds de Paon », une de ces « jolies Sirènes qui finissent en queue de poisson ».⁴⁷ Non, ce n'est pas un sonnet! mais une des « *Canzonnettes* » qui, de Pétrarque, sont le « meilleur ouvrage ».⁴⁸ Et qu'elle soit *In Vita di Madonna Laura* n'était

⁴⁶ *L'Almanach des Muses* (Paris, 1783), pp. 149—51. L'auteur est un nommé Romans ou Roman de Nîmes. Il a donné, dans ce même almanach, six autres « imitations de Pétrarque » (1780, p. 124; 1781, p. 194; 1785, pp. 33, 130, 166, 216).

⁴⁷ N. Ten Hove, *op. cit.*, p. 38.

⁴⁸ Remarque que Voltaire fit dans la marge du brouillon du chapitre sur les arts au XIII^e et XIV^e siècles (le manuscrit est conservé dans la Bibliothèque de Voltaire à Leningrad). Cette note est citée par R. Pomeau dans son édition critique de *l'Essai sur les Mœurs* (Paris, 1963), vol. II, p. 824.

pas pour déplaire en un siècle qui voulait le bonheur et ces « Amans, toujours heureux ».⁴⁹ Mais la mort du poète ? C'est une fiction ! C'est un badinage pour inspirer « une tendre langueur », « une douce mélancolie ». C'est un jeu de l'amour qui ne portera pas dans un « cœur navré la tristesse & le deuil ». Aux seules dernières *Rime* les « yeux se mouilleront de larmes ». Et il n'y a que l'abbé Roman pour trouver que le poète « consigna ses regrets dans les vers les plus touchans ; vers dans lesquels il s'est surpassé lui-même ». Mais il n'en traduit guère !⁵⁰ On ne lit pas Pétrarque pour ses chagrins. On le lit pour se livrer à « des rêveries agréables & tendres ».⁵¹ Et « tout ce qu'[il] a dit de plus tendre, de plus délicat & de plus galant » est dans ses *canzoni* qui renferment « l'élixir & la quintessence de son amour ».⁵² Chant d'un « cœur sensible »⁵³ qui, « par la délicatesse des sentimens », a touché chaque « cœur », *Chiare, fresche e dolci acque* ne pouvait qu'être célèbre. Et elle le fut !

Elle l'allait être encore. Car à lire Pétrarque, « il n'y a point de femme qui ne devienne sa maîtresse, point d'homme qui ne soit son ami » !⁵⁴ Il est vrai que Delon, l'abbé Delille, Madame Verrier-Allut rediront quel est Vaucluse et sa Fontaine en s'inspirant de la *canzone* si fréquemment traduite. Et c'est là le succès de Sade et de Romet, de Levesque et de l'abbé Roman. D'aucuns en conviennent. Un poète nîmois admet qu'« en 1779, la lecture de l'imitation en vers François, des plus belles Poésies de Pétrarque, [lui] fit naître le dessein de rendre dans un petit Poème intitulé, Laure & Pétrarque, le genre d'amour qui a fait de ce Poète un Phénomène, dans

⁴⁹ Romet, *Op. cit.*, p. 21.

⁵⁰ Roman, *Op. cit.*, pp. 295, 159. Sur 91 poèmes traduits, 14 seulement sont tirés des *Rime in Morte di Madonna Laura*. Levesque, quant à lui, n'en proposait que 3 ; Romet aucun ; et Sade le moins possible.

⁵¹ Levesque, *Op. cit.*, p. 10.

⁵² N. Ten Hove, *Op. cit.*, p. 41.

⁵³ Romet, *Op. cit.*, p. iii.

⁵⁴ Roman, *Op. cit.*, pp. 290, v.

les annales de la Poésie comme il l'étoit déjà dans l'histoire des passions du cœur de l'homme». ⁵⁵ Grâce à l'abbé Roman, Delon chante Vaucluse où il a fait un songe :

J'ai vu non loin de moi plein de doux sentimens,
Pétrarque qui chantoit un amour de vingt ans.
Il unissoit sa voix aux beaux sons de sa lyre;
Les échos attendris répétoient son martyre. (p. 38.)

Cette harmonie entre le chantre et la nature qui répond à l'émoi, l'abbé Delille l'amplifie :

Quel cœur, sans être ému, trouveroit Aréthuse;
Alphée, ou le Lignon: toi sur-tout, toi, Vaucluse,
Vaucluse, heureux séjour, que sans enchantement
Ne peut voir nul poète, & sur-tout nul amant?
Dans ce cercle de monts, qui, recourbant leur chaîne,
Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine
Sous la roche voûtée, antre mystérieux,
Où ta Nymphé, échappant aux regards curieux,
Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,
Combien j'aimois à voir ton eau, qui, toujours pure,
Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,
Tantôt en bouillonnant s'élève, & de ses bords
Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,
De cascade en cascade au loin rejaillissantes,
Tombe & roule à grand bruit; puis, calmant son courroux,
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,
Et sous un ciel d'azur par vingt canaux féconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde!

Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins qu'un Pétrarque & Laure intéressoient mon cœur.
Le voilà donc, disois-je! oui, voilà cette rive
Que Pétrarque charmoit de sa lyre plaintive.
Ici Pétrarque à Laure exprimant son amour,
Voyoit naître trop tard, mourir trop tôt le jour.
Retrouverai-je encor sur ces rocs solitaires
De leurs chiffres unis les tendres caractères?

⁵⁵ *Les Vies de Pétrarque et de Laure, et Description de la Fontaine de Vaucluse; Et Laure et Pétrarque. Poème. [...] Par Mr. Delon* (Nismes, 1788), p. 3. Le poème: « Laure et Pétrarque » fut « imprimé en 1779, à la suite du *Financier, comédie en cinq actes & en vers* » (p. 37). Toutes les citations sont faites d'après l'édition de 1788.

Une grotte écartée avoit frappé mes yeux.
 Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux,
 M'écrois-je! Un vieux tronc bordoit-il le rivage?
 Laure avoit reposé sous son antique ombrage.
 Je redemandois Laure à l'écho du vallon,
 Et l'écho n'avoit point oublié ce doux nom.
 Par-tout mes yeux cherchoient, voyoient Pétrarque & Laure,
 Et par eux ces beaux lieux s'embellissoient encore.⁵⁶

Poète des *Jardins*, Delille évoque la Fontaine et son paysage. Mais le souvenir attendrit la description. Et le sentiment de l'amour rend, bientôt, plus profond celui de la nature. C'est alors la recherche plaintive et enthousiaste d'un temps perdu et pourtant retrouvé dans ce « vallon » fidèle. Et c'est pourquoi tous les poètes des *Chiare, fresche e dolci acque* sont poètes des échos. Dans une « idylle », Madame Verrier-Allut l'est sur un ton mélancolique :

Pétrarque auprès de vous soupira son martyre,
 Pétrarque y chantait sur sa lyre
 Sa flamme et ses tendres souhaits;
 Et tandis que les cris d'une amante trahie
 Ou la voix de la perfidie
 Fatiguent nos coteaux, remplissent nos forêts,
 Du sein de vos grottes profondes
 L'écho ne répondit jamais
 Qu'aux accents d'un amour aussi pur que vos ondes.
 Trop heureux les amants l'un et l'autre enchantés
 Qui, sur ces rochers écartés,
 Feraient revivre encor cette tendresse extrême,
 Et, dans une douce langueur,
 Oubliés des humains qu'ils oublieraient de même,
 Suffiraient seuls à leur bonheur!⁵⁷

⁵⁶ *Les Jardins, ou l'Art d'Embellir les Paysages. Poème par M. l'Abbé De Lille, de l'Académie Française* (Paris, 1782), fin du chant III, pp. 76—8.

⁵⁷ « La Fontaine de Vaucluse. Idylle » in *Les Géorgiques du Midi, Poème en Quatre Chants, Suivi de Diverses Pièces de Poésie, par Madame Verrier-Allut* (Paris, 1862), pp. 188—9. Cette idylle est mentionnée par Delon en 1788 (*Op. cit.*, p. 43).

L'engouement est tel qu'en 1788, « la vue de la Fontaine de Vaucluse [...] inspire de nouveau » à Delon « le goût de[s'] occuper de ce personnage, illustre & par ses talents, & par le genre si rare de son amour ». Mais en guise de poème, il écrit une vie de Pétrarque à Vaucluse. Et la précision géographique importe. Delon l'a dit, il le répète: « c'est principalement sous les rapports que Pétrarque a avec la Fontaine de Vaucluse, & en sa qualité d'Amant de la belle Laure, que je me propose de faire son histoire » (p. 3). Alors il « élague » le « résultat des dissertations de l'Abbé de Sade » (p. 4). Et cette biographie poétique où tout n'est qu'harmonies d'amour et de nature, développe le thème de ces vers qu'on faisait sur les *Chiare, fresche e dolci acque*: « je ne crois pas me tromper si j'attribue aux charmes que Pétrarque éprouva sur les bords de la Fontaine de Vaucluse, son goût pour la poésie & son inclination à l'amour. Ces lieux sont si propres pour inspirer l'un & l'autre! ... Et de vrai il faut convenir que ceux qui sont faits pour sentir tous les charmes de ces lieux, ont déjà en eux-mêmes le germe de ces deux passions, que la vue de la Fontaine de Vaucluse développe en eux, si les charmes de ses bords ne sont pas capables de leur donner naissance » (p. 9)! Et il devient sujet de poésie par excellence, ce séjour solitaire que les traducteurs de Pétrarque ont tous rendu célèbre.

Ils ont fait plus encore. Leurs anthologies, le plus souvent bilingues, ont appris à lire dans le texte. Alors des éditions françaises du *Canzoniere* se succèdent. 1786: *Le Rime di Francesco Petrarca*, Orléans, Cazin. 1787: *Il Petrarca, con note brevissime, ma bastevoli per l'intelligenza del testo*, Orléans, L. P. Couret de Villeneuve. 1789: *Le Rime di Francesco Petrarca, Parigi*, Delalain.⁵⁸ Et ces lectures qu'un choix n'appauvrit

⁵⁸ Il est révélateur que, dans cette seconde moitié du siècle, l'œuvre latine de Pétrarque soit délaissée pour le *Canzoniere*. Seul le *De Remediis Utriusque Fortunae* jouit d'une certaine faveur. En 1763, Philippe Dumas édite et traduit deux dialogues du livre I: « De Excellenti Praeceptore », LXXX, et « De Patre Bono », LXXXII (*Les Colloques Choisis d'Erasmus*,

plus, cessent d'être monotones. Elles ont la variété que Landi venait de vanter en 1784, dans l'*Histoire de la Littérature d'Italie, Tirée de l'Italien de Mr. Tiraboschi* (59): « l'amour de Pétrarque pour la belle Laure, cet amour long & constant » (II, 248) qui « le troubloit, le transportoit, le mettoit en feu » (II, 250) lui dicta des « sons tantôt gais, tantôt douloureux » (II, 248). Ce sont ces pièces de ton divers que quelques traducteurs recherchent désormais. Et pour changer des *canzoni* on choisit des sonnets. Est-il rien de plus « gai » et de plus « douloureux » que *S'Amor non è, che dunque è quel ch'io sento*? Non, assurément. En 1785, Antoine-Vincent Arnault imite alors ce rythme binaire aux accents changeants:

Si ce n'est pas l'amour, quel feu brûle en mes veines?
 Ou quel est cet amour dont je me sens saisir?
 Si c'est un bien, pourquoi cause-t-il tant de peines?
 Si c'est un mal, pourquoi fait-il tant de plaisir?

Librement dans mon cœur si j'en nourris la flamme,
 Pourquoi gémir toujours et toujours soupirer?
 Mais, plus puissant que moi s'il asservit mon âme,
 Hélas! que me sert de pleurer?

O mort pleine de vie! ô mal plein de délices!
 Auriez-vous, malgré moi, sur moi tant de pouvoir?
 Ou, si c'est de mon gré, puis-je en mon désespoir
 Vous accuser sans injustice?

Traduits en François, Le Texte vis-à-vis de la Traduction; Avec Le Précis de la Vie d'Erasmus, & trois Dialogues moraux tirés de Pétrarque & de Mathurin Cordier, Paris; rééditions à Lyon en 1768 et à Paris en 1807, 1817, 1838); et en 1770 on publie de nouveau ces mêmes dialogues, mais sans les traduire (*Erasmi, Petrarchi et Corderii Selecta Colloquia, Quibus adjectus est ejusdem Erasmi Tractatus, de Civilitate Morum Puerilium, cum Notis Gallicis, Parisi*; rééditions à Paris en 1803, 1821, 1830, 1838, 1854 et 1874).

⁵⁹ *Histoire de la Littérature d'Italie, Tirée de l'Italien de Mr. Tiraboschi, et Abrégée par Antoine Landi, Conseiller & Poète de la cour de Prusse, & Académicien Florentin* (Berne, 1784); Landi traduit l'édition suivante: *Storia della Letteratura Italiana di Girolamo Tiraboschi* (Modena, 1772—1795) (le t. V qui contient plusieurs passages sur Pétrarque a été publié en 1775).

Sans gouvernail sur les flots mutinés,
 Chargé d'erreur, léger d'expérience,
 Dans un fragile esquif j'affronte l'inclémence
 Des Aquilons contre moi déchaînés.

Naufrage! en vain tu me menaces:
 Sais-je ce que je crains? sais-je ce que je veux?
 L'été me voit trembler au milieu de ses feux;
 L'hiver me voit brûler au milieu de ses glaces.⁶⁰

Des traits de sentiments contrastés, tel en trouve encore dans *Valle, che de' lamenti miei se' piena*. Le présent s'y oppose au passé comme le malheur au bonheur. Et, sensible à l'antithèse, un certain Le Brun de Salisbury traduit le sonnet pour *The Western County Magazine* de novembre 1790:

Solitaires Vallons, témoins de mes douleurs!
 Ruisseau, que tant de fois, j'ai grossi de mes pleurs!
 Agréables oiseaux, et vous forêts sauvages;
 Poissons emprisonnés entre ces deux rivages;
 Air pur que j'échauffai de mes ardens soupirs;
 Sentier, jadis si cher, qui fais mes déplaisirs;
 Coteaux qui me plaisiez, et qui causez ma peine,
 Vers qui l'amour encor, malgré moi, me ramène:
 Votre état est constant; seul en proie au malheur
 J'ai vu changer mes beaux jours en des jours de douleur.
 C'est ici, chaque jour, que mon ame ravie
 Voyait l'objet qui fit le bonheur de ma vie.
 Ces vestiges récents sur la terre tracés,
 Semblent guider mes pas vers les lieux désolés
 Ou Laure, s'élevant à la gloire éternelle,
 Dans la tombe a laissé cette forme si belle.⁶¹

Mais l'Angleterre a seule le goût des amours mortes.⁶² En cette fin de siècle, la France est d'humeur moins chagrine. Et l'*Alma-*

⁶⁰ *Œuvres de A. V. Arnault* (Paris, 1825), t. IV, pp. 421—2; cette « Imitation de Pétrarque » est datée: « 1785 ».

⁶¹ *The Western County Magazine*, Salisbury, novembre 1790, vol. IV, p. 335; la traduction est datée: « *Salisbury*, Nov. 15, 1790 ».

⁶² Cf. Claudine Robert, *Traducteurs et Imitateurs de Pétrarque au XVIII^{ème} Siècle, Français et Anglais*, D.E.S. dactylographié, Lille, 1964, *passim* et F. Mouret, « Les Traducteurs Anglais de Pétrarque entre 1754 et 1798 », *Positions des Thèses de Troisième Cycle soutenues devant la*

nach des Muses inclut, dans son « Choix des Poésies fugitives de 1790 », une « Imitation » de *Rapido fiume, che d'alpestra vena* par Laurent-Pierre Béranger. Une fougueuse ardeur passionne alors la tendresse à laquelle *Chiare, fresche e dolci acque* avait accoutumé :

Fleuve impétueux dont les ondes,
du haut des monts glacés que franchit Annibal,
roulent et vont baigner les campagnes fécondes
que cultive, en chantant, l'amoureux provençal :
Rhône! devance-moi; cours, vole, ou la nature
te précipite nuit et jour;
et, messenger de mon amour,
conte et fais partager les tourmens que j'endure.
Rien ne peut s'opposer à ta vélocité;
tu fuis comme le trait que lance un bras numide . . .
Que ne suis-je rival de ta course rapide!
j'embrasserois ce soir les pieds de ma beauté!
Que ton bonheur me fait envie!
tu la verras plutôt que moi!
Ah! dans ces lieux charmans qu'embellit mon amie,
je t'en supplie! arrête-toi.
Admire ces jardins parés de fleurs pour elle,
et l'azur de ce ciel, moins serein que ses yeux,
et cette verdure immortelle,
qui cent fois entendit mes soupirs amoureux!
Serpente dans ces lieux, et cherche mon amante . . .
tu la verras, sans doute, espoir consolateur!
oui, oui, tu la verras rêveuse, impatiente,
gémir de mon absence, accuser ma lenteur . . .
Baise ses pieds, ses mains . . . Dis-lui que je l'adore . . .
Caresse de ses pieds l'albâtre éblouissant . . .
Dis-lui que je ne vois, que je n'aime que Laure;
qu'elle va me revoir plus tendre et plus constant.
Oh! puisse-t'elle ainsi m'être toujours fidèle,
et charmer de mon nom les échos de ces bords!
mes premiers sentimens ont éclaté pour elle:
elle sera l'objet de mes derniers transports.⁶³

Faculté en 1969, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris—Sorbonne (= Série « Recherches »), (Paris, 1970), t. 62, pp. 162—3.

⁶³ *Almanach des Muses* (Paris, 1791), pp. 103—4.

Mais pas plus que Roman, Levesque, Sade ou Romet, ces brefs imitateurs ne cherchent à traduire les sonnets en sonnets. On néglige la forme. On la méprise même! et jusque dans le *Canzoniere*. Chénier écrit: « un bon sonnet n'a jamais eu un grand charme pour moi; c'est un genre de poésie que je n'aime point, même dans Pétrarque ».⁶⁴ Et ce n'est pas qu'il boude le poète. Tant s'en faut! Il lui emprunte vers après vers: « *E compiei mia giornata inanzi sera* », « Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée »;⁶⁵ « *Di questa morte che si chiama vita* », « De ce calice amer que l'on nomme la vie »;⁶⁶ « *Zefiro torna, e 'l bel tempo rimena, / E i fiori e l'erbe, sua dolce famiglia* (...) *Giove s'allegria di mirar sua figlia* », « Zéphire est de retour: / Il revient en dansant; il ramène l'amour; / L'ombre, les près, les fleurs, c'est sa douce famille, / Et Jupiter se plaît à contempler sa fille »⁶⁷ ... L'imitation est son art poétique. Il a dit: « Tout ce que des Toscans la voix fière et suave (...) M'offrait d'or et de soie, est passé dans mes vers ».⁶⁸ Mais il n'imité aucun des sonnets qu'il butine. Et Pétrarque reste sans influence. Non, le sonnet ne renaît pas en France où l'on ne comprend plus « pourquoi Despréaux l'enrichit d'une beauté suprême ».⁶⁹

Mais on comprend toujours la beauté des *canzoni*. Dans *Les Transtéverins*, en 1794, Théodore Desorgues fait de Cola di Rienzo le héros de *Spirto gentil che quelle membra reggi*:

⁶⁴ *Poésies de F. Malherbe Accompagnées du Commentaire d'André Chénier* (Paris, 1874), p. 143.

⁶⁵ v. 8 du sonnet « In Morte: Levommi il mio penser in parte ov' era »; v. 41 de l'épigramme VII, « Aux Frères de Pange », *Œuvres Poétiques d'André Chénier*, Paris, 1884, t. I, p. 223. Chénier lui-même a signalé cet emprunt (cf. *Poésies de F. Malherbe, op. cit.*, p. 17).

⁶⁶ v. 11 du sonnet « In Vita: Tutto 'il dì piango; e poi la notte, quando » v. 6 de l'épigramme XXXV, p. 292.

⁶⁷ Sonnet « In Morte », v. 1—2, 6; *Bucoliques*, XLVII, « La Poésie », v. 27—30, p. 144.

⁶⁸ Épigramme III, v. 110, 112, pp. 17—8.

⁶⁹ *Poésies de F. Malherbe Accompagnées du Commentaire d'André Chénier, op. cit.*, p. 143.

« ce Rienzi qui dans l'absence de Clément V réveilla les Romains de leur léthargie, avoit passé sa jeunesse à méditer sur les débris de Rome; il osa former la pensée sublime de la relever, et mérita la plus belle ode du plus grand poète de son siècle »⁷⁰. La chose publique devient lyrique, plus lyrique que l'amour. C'est Pétrarque et « Son luth fidèle à la patrie »⁷¹ qu'on écoute désormais. En 1797, Desorgues cherche même à « saisir » les « idées principales qui animent la belle Ode » où le poète « déplore les guerres civiles de l'Italie ». Et *Italia mia, ben che 'l parlar sia indarno* triomphe de *Chiare, fresche e dolci acque*:

Soudain la patrie éperdue,
De Laure dans son cœur fait taire le trépas;
Il prend sa lyre suspendue,
Et dans les rangs guerriers précipite ses pas.
[. . .]
Soudain, ô pouvoir de la lyre!
Tous ces guerriers, vaincus par la douce pitié,
Abjurent un fatal délire,
Et sous leurs étendards vint s'asseoir l'amitié.⁷²

Qui eût dit que le dieu Mars rivaliserait avec Amour, qu'il le vaincrait pour que la paix vainquît à son tour la guerre? Et que ce fût à Pétrarque de « tirer de sa lyre quelques sons assez nobles et assez fermes »,⁷³ au lieu de « pointiller [. . .] dans ses miniatures des sujets tendres & gracieux »,⁷⁴ quelle âme un peu sensible eût pu le souhaiter? Les temps auraient

⁷⁰ *Les Transtéverins ou Les Sans-Culottes du Tibre. Poème. Par le citoyen Théodore Desorgues* (Cloître Germain-l'Auxerrois, 1794), p. 54, n. 14.

⁷¹ « Chant de Paix pour le Midi ». In: *Les Fêtes du Génie, Précédées d'Autres Poésies Lyriques; par Théodore Desorgues* (Paris, an VIII), p. 3.

⁷² Desorgues, « Pétrarque, ou Chant sur la Guerre Civile ». In: *Almanach des Muses* (Paris, an V-1797), pp. 97-8, 101. Ce poème a été recueilli la même année dans *Épître sur l'Italie, Suivie de Quelques Autres Poésies Relatives au Même Pays. Par Théodore Desorgues*, Paris.

⁷³ La Harpe, *Op. cit.*, p. 29

⁷⁴ Roman, *Op. cit.*, p. 297

donc changé! Il est vrai que l'art exquis qui faisait toutes les délices de naguère ne suffit plus à émouvoir des cœurs très enthousiastes, trop passionnés et déjà romantiques.

1797. C'est un autre plaisir à Pétrarque. C'est la fin d'une époque. C'est aussi un dernier « hommage »: pour avoir cru imiter la « tendresse » de » l'illustre Modèle », Pierre-Cyprien Aubry intitulait son recueil *Le Pétrarque Français*.⁷⁵ Et c'est la fin d'un art, celui d'être sensible. Le poète italien avait donné un « ton », un « langage du sentiment ».⁷⁶ Et pour les âmes « délicates » de France, il est devenu le plus « attachant » des poètes. Pétrarque servit la sensibilité. Elle le servait en retour. Et l'amant qui respecta Laure a, « comme l'Amour & la Vertu qu'il adore *ensemble*, des autels dans tous les cœurs ».⁷⁷ Car tous les cœurs voulaient être heureux et honnêtes comme lui qui fut « vingt ans [. . .] heureux du seul plaisir d'aimer ».⁷⁸ « Toujours vertueux & sensible »,⁷⁹ il est une âme parmi ces âmes toujours émues. Il est l'idéal même de cette fin de siècle quand « il éprouve l'amour comme il sent la nature ».⁸⁰ Et l'on chante avec lui, comme lui, les *Chiare, fresche e dolci acque* de la Fontaine de Vaucluse. Et Joseph Vernet peint deux fois ce « sanctuaire » où s'arrête le voyageur.⁸¹ Là, les plus fervents déclameront « avec transport » la *canzone* « charmante » qui « touche, qui pénètre, & finit par exciter les lar-

⁷⁵ *Le Pétrarque Français. Poésies Diverses, par P.C.A.****. (Tours, 1797). Les citations sont faites d'après la « Seconde Edition » (publiée à Tours, vers 1797—1799), p. 1.

⁷⁶ La Harpe, *Op. cit.*, p. 29.

⁷⁷ *Les Soirées Provençales, ou Lettres de M. Béranger, Ecrites à ses Amis pendant ses Voyages dans sa Patrie* (Paris, 1786), t. I, p. 45.

⁷⁸ Courtois de Longuion, « La Vengeance de Pétrarque ». In: *Almanach des Muses*, op. cit., 1790, p. 104.

⁷⁹ Roman, *Op. cit.*, p. v.

⁸⁰ Courtois de Longuion, *Op. cit.*, p. 104.

⁸¹ Cf. Florence Ingersoll-Smouse, *Joseph Vernet, Peintre de Marine, 1714—1789. Etude critique, suivie d'un catalogue raisonné de son œuvre peint* (Paris, 1926), vol. II, n°. 2100, « Vue de la Fontaine de Vaucluse » et n° 2100 bis, « Rochers de Vaucluse ».

mes ». ⁸² Nature, bonheur, amour, vertu étaient quelques-uns des espoirs du siècle. Et ce siècle voulut que Pétrarque les comblât. Car il fut un maître de la sensibilité plus encore que de la poésie. Les Lumières ne répètent pas la Renaissance. Le poète n'enseigne plus le sonnet. Il apprend à sentir. Pour se rendre semblable à lui, on l'avait rendu semblable à soi. C'est le propre de toute influence créatrice. Le romantisme et Lamartine en referont la preuve. ⁸³

⁸² Bérenger, *Op. cit.*, t. I, pp. 18, 42.

⁸³ Cf. Lide Bertoli, *La Fortuna del Petrarca in Francia nella Prima Metà del Secolo XIX* (Livorno: Raffaello Giusti, 1916).